

La Marionnette

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant le Dimanche

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

E.-D. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Départements :

4 fr. par semestre

DÉPÔTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Les lettres non-affranchies seront refusées.

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus :

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5,

PARTIE OFFICIELLE

La Reine Fathouma.

Vous vous imaginiez p'être comme moi que le Carnaval n'était fini, que le temps des masques n'était passé, eh ben non ; gn'y a z'une bande que s'est lantibardanné n'à Lyon la semaine dernière et qu'arreprésentait une reine sauvage avè toute sa cour et sa valetaille, la reine de Mohély, Fatouma, quoi ! C'était ben canant tout de même d'approcher ces machurés que se trimbailloient dans les rues, mais c'était pas encore si chenu que la bande de Bourgneuf.

S'leument comme c'te mascarade se lanticanait après mardi-gras et que les papelards ne s'étaient amusés à bajaffler que c'était une potestate pour de vrai, gn'y a de gones qu'ont avalé le gorgeon, que n'ont biché à l'hameçon comme de petits goujons. Ben sûr que ce sont pas les liseurs de la *Marionnette*, de mamis qu'ont ben assez de malice et d'aime pour pas se fourrer par le cornolon de vartigoleries insemblables ; mais gn'y a de pauvres cavets que courraient après le fiacre

pour appincher c'te frimousse de moricaude, on se pensait que ce n'était une monarele comme les autres, que s'était amené d'en delà de la mer pour venir faire ses farettes en France.

La reine de Mohély, de z'iles Comores, oh ! c'te blague ! Comme si gn'avait z'un pays que s'appelle Mohély et de z'iles Comores. Vous pouvez ben vous cogner dans la caboche que si gn'avait de pays de c'te spèce, dans les Uropes, ou les Amériques ou dans le Dauphiné, Guignol y saurait et pisque je n'oye pas de z'idées de ces endroits, c'est qu'y en a pas. Je connais ben Couzon, Bourgoin, l'Arbresle, les iles de la Pape, les iles Roi, mais Mohély, les iles Comores, bernicle. Et pis si ces machinantes de pays n'existaient on y ferait ben de commerce, nous n'aurions ben tâté de leurs fricots ; tout le monde y a liché les fromages du Mont d'Or, le vin blanc de Condrieu, les abricots d'Ampuis, la moutarde de Dijon, mais personne a jamais chiqué de la boustifaille de Mohély. A-lorse vous voyez ben que c'est de frime.

Et si gn'a pas de Mohély, gn'a pas de reine Fathouma. D'abord, c'est pas un nom Fathouma ; on s'appelle Jean, Ignace, Madelon, Baptistine, Joséphine, mais Fathouma, jamais, gn'a pas de ça dans l'Armanach ; j'y sais ben pisque je n'en trafuse un tous les ans, de z'armanachs. Vous n'avez pas vot' m'man, vote grand, une sœur ou une t'tan que

s'appelle Fatouma, c'est pas un nom de colombe, c'est un nom de toutou.

Tenez, je veux ben encore, histoire de rire, que gn'y oye un petit cuchon de terre que soye les iles Comores, qu'y oye quéques sauvages, les Mohélyquois ; vous vous imaginez ben que ces magnères de singes seraient pas si panosses, si cancornes de se payer une reine. Gn'a pas besoin de rois quand on est si peu : pour n'avoir un pot-entat avè une couronne et un trône, ça coûte gros d'argent, à c't'heure, faut être riche pour s'offrir c'te gognandise, et ces gones sauvages que poyent pas tant s'lement s'acheter de souyers et de chemises, seraient pas assez bugnasses pour monter un mequié de monarcles, t'y pas vrai ?

Et pis y n'aurait beau cogner et rencogner de z'impunitons, de conturbations, de centimes, décimes additionaux, jamais ce monarcle n'aurait un boursicot assez gonfle pour s'amener en France se bambanner à Paris ou ayeurs et à present que nous vons trafuser de z'économiques dans la mécanique gouvernementable, y a pas moyen de fournir de pécuniaux pour les voyages des sauvages. Vrai, moi, ça m'embêterait qu'un brin des piastres que je n'ai crachés au parcepteur ne serve à payer les omelettes de c'te gaillarde.

Faut tout bonnement n'avoir la medée de la comprenette un brin nette, pour comprendre que

vaient pas mieux fait, ce qui est tout naturel à comprendre. Ils étaient là quatre ou cinq jeunes seigneurs qui ne le cédaient en rien à leur maître au point de vue de la sécheresse de leur escarcelle. C'était le bel *Aboul-Abbas*, le gracieux *Ben-Azis*, le brillant *Medjaroud*, le fameux *Azari*, tous célèbres dans la ville par leur façon élégante de nouer un turban, de faire bâtonner la valetaille et d'emprunter de l'argent aux usuriers.

Donc le jour de l'avènement d'Ali-Biribi on entendit retentir dans tous les quartiers de Bagdad d'immenses clameurs de joie.

Les gens naïfs crurent que c'était l'enthousiasme qui débordait des cœurs de ses sujets, — mais la vérité est que tout ce tapage venait uniquement des créanciers du prince et de ses amis, — qui témoignaient leur contentement en pensant qu'on trouverait de quoi les payer dans les coffres-forts de l'Etat.

Et comme ces créanciers étaient fort nombreux, leur joie faisait grand bruit.

Du reste, ils ne se trompaient point dans leurs prévisions : aussitôt, en effet, qu'Ali-Biribi fut installé, il chercha le moyen de s'acquitter de toutes ses dettes, — ce qui n'était ni long ni difficile à découvrir, — parce qu'un souverain n'est jamais embarrassé de trouver de l'argent. Il n'y a pour cela qu'à s'entendre avec le trésorier du royaume (En Europe, on l'appelle ministre des finances).

Ali-Biribi s'entendit donc avec son trésorier, et au bout de huit jours il ne devait plus un sequin : puis il songea à la même opération pour ses amis. — D'abord il commença par faire maison nette dans son palais, et il distribua à *Aboul-Abbas*, à *Ben-Azis*, à *Medjaroud* et

Azari tous les honneurs, toutes les dignités et surtout toutes les places qui rapportaient beaucoup d'argent.

Jusque-là il n'y aurait pas eu bien grand mal : cela coûte toujours horriblement d'être gouverné, — et autant valait payer ceux-là que d'autres.

Mais où Ali-Biribi eut le plus grand tort ; ce fut lorsqu'il laissa la caisse de son royaume toute grande ouverte devant ses favoris ; — car chacun y plongea le bras jusqu'au coude, le fond fut vite trouvé : ce qui faisait gémir les hommes raisonnables qui disaient entre eux :

« Ces gens-là sont fous : semblables à des malheureux qui n'ayant pas mangé depuis huit jours se trouvent devant une table copieusement garnie et se jettent gloutonnement sur tous les plats, — ils remplissent tellement leurs poches, leurs bourses et leurs coffres-forts, que cela finira par éclater. »

« On se demandera comment *Aboul-Abbas* qui ne trouvait plus un piastre à emprunter chez un usurier, possède cinquante chevaux dans ses écuries, dix maisons à la ville et autant à la campagne ? — Comment *Azari* et devenu au bout de six mois le plus riche de tout le royaume ? — Les sujets se laisseront de donner leur argent pour acheter des domaines à *Ben-Azis* et payer les favorites de *Medjaroud* ; — ils entreront dans une grande colère, — et quand les su-jets se mettent en colère, — le souverain n'a qu'à s'en aller. »

Voilà ce que les gens raisonnables murmuraient entre eux, — seulement ils n'osaient le crier bien fort, car on les aurait fourrés en prison.

ROB-ROY.

FEUILLETON de la MARIONNETTE

CONTE ORIENTAL

Les Favoris d'Ali-Biribi.

Je vous ai dit ailleurs que le calife Ali-Biribi avant de monter sur le trône avait eu ce qu'on appelle de notre temps une jeunesse orageuse. — Les odalisques, les chevaux et les mets délicieux formaient ses principales occupations : ce à quoi il dépensait bon an mal an plusieurs centaines de mille piastres, — chose qui ne doit étonner personne. Il est facile de voir, en effet, qu'aussitôt qu'un jeune garçon veut avoir seulement deux chevaux passables, une maîtresse un peu propre et une demi-douzaine de chiens, — les revenus de ses ancêtres s'en vont à vau-l'eau. Jugez par conséquent de ce qu'il en devait être d'un prince portant un nom illustre comme celui d'Ali-Biribi, et qui se faisait honneur de posséder les harems, les écuries et les chenils les mieux montés de Bagdad.

C'est pourquoi lorsqu'il arriva au pouvoir, Ali-Biribi non-seulement était complètement ruiné, mais encore devait de l'argent aux quatre coins de la ville.

Il faut dire aussi que si, — semblable à l'aveugle Patachon, — Ali-Biribi avait dévoré tout son patrimoine et même beaucoup plus, ses compagnons de plaisir n'a-

les jornaux que débobinent de z'histoires insemblables vous fichent dedans. Y sont une tripotée de cognes que se saraboulent à cha matin la carvelle pour z'éventer de gandoises, détrancanner de menteries grosses comme la cloche de St-Jean, qu'y refilent en douceur aux melachons que gobent toutes ces frimes sans barguigner. Mais ayez pas peur, je sis là, je vas lâcher la varité vraie, nue comme un artison, comme les sujets de c'te reine Fatouma. Velà l'affaire.

Je n'ai arrapé la ficelle, l'aute jour avé Gnafron et nous ont débaroulé à la Croix-Rousse, juste quand c'te tourterelle degradingolait l'escayer de M'sieu Carquillat, avé tout son tremblement de monde. Je l'ai guigné, reluqué, arregardé en plein de devant, de darnier, et c'te Fatouma, je la connais moi. Elle s'appelle pas Fatouma, elle s'appelle Anthelmette, et elle est née native du Bugey. Elle était compagne dans un ateyer de la rue Paileron, même qu'elle faisait dans le temps un satin huit lisses. C'était une gaillarde qu'était pas sogneuse et quand elle tramait de couleurs claires elle rendait toujours sa pièce avé de z'impanisures, de z'arbalettes, si ben que le negociant faisait toujours de rabais sur les façons et que son patron l'a fichu dehors. Ça fait que ça l'a degouté de la canuserie; et comme elle se lavait pas les pattes et la margoulette tous les jours, elles n'a z'aeu de z'idées de se faire femme sauvage à la vogue de la Guiyotière; on lui avait appondu un fil aux guibolles, elle chiquait du tabac, des équevilles et des épiluchures pour deux patards: me semble encore que je la reluque. Le grand pilandrino que chine son sabre à présent, c'était un lanceur de la rue du Mail, qu'avait laché le mequié pour taper de la grosse caisse dans les barques, et c'est de c'te magnère qu'y ont fait connaissance.

Maintenant que c'te profession de sauvage est quasiment aussi à bas que la canuserie, que les vogues n'en sont à leur dernière longueur, on trimballe de partout c'te pauvre colombe pour amuser un brin les cetoyens français que commencent un peu à s'emmieller, pace qu'y n'a pas de guerre c't'année, ni d'Esseposition univarselle, ni ren de ren pour se faire rire. Gn'a quèques années, on a chiné quèque japonais, quèques cochonchinois qu'étaient ben drôles, que vous avioit de ces trompettes et de riflards un peu chenus, — je sais pas où on avait trouvé ces laids, — mais à present ceux-là sont usés en plein, alors on n'a z'aeu l'aime de manigancer c'te mascarade de reine Fatouma.

L'an que vint, nous appincherons p't'être l'empereur de Tombouctou, ou ben le grand-chef des hommes à queue. Ça sera ben canant; gn'a déjà cinq tullistes et trois veloutiers que sont inscrits pour agraffer c'te place.

GUIGNOL.

PARTIE NON-OFFICIELLE.

— Trois cent mille Arabes — à dix mille près, ce n'est pas une affaire — ont péri cette année de la famine. Si les récoltes ne sont pas abondantes à l'avenir dans notre colonie, ce ne sera certes pas parce que la terre n'aura pas été fumée.

— Il est question d'organiser une exposition particulière de tous les budgets européens. Tous les gouvernements y prendront part et y travaillent activement. Ceux qui font des économies ne seront pas classés: personne n'a réclamé.

— Un immortel, M. Viennet, vient de mourir; on nous assure qu'un écrivain bien connu, M. Gallicus, se met sur les rangs potr se fourrer dans le fauteuil de l'honorable académicien décédé.

— Nous pouvons affirmer que ce n'est pas dans un but mesquin d'économie que le maréchal Niel a ordonné dernièrement de retirer leur sabre à tous les militaires qui auraient leur *plumet*.

— D'après nos correspondances, on prétend que depuis les récents mouvements de la Bourse, un grand nombre d'agioteurs à Paris font maintenant leurs affaires au *piéd levé*.

COURRIER DE PROVINCE

Il est beaucoup question en ce moment de M. Henri Rochefort et du petit livre à couverture rouge qu'il publie tous les samedis.

Et de fait il serait difficile qu'il en fût autrement: M. Henri Rochefort vient de souffleter un imprimeur, a un duel ou deux sur la planche, deux procès sur la barre et un autre en perspective; toutes choses bien faites pour attirer notoriété et réputation. En outre son petit livre contient les critiques les plus violentes qui de longtemps aient été dirigées contre un gouvernement.

Il ne m'appartient pas, on le pense bien, de dire s'il a raison ou tort, — seulement m'est avis qu'il va un peu loin, et je crois qu'il vise mal et passe le but. — La critique a cela de commun avec la flatterie que si l'on n'y met quelque finesse, on obtient un assez piètre ragoût: l'une affadit et écoëure jusqu'à la nausée, l'autre emporte la bouche.

Dire d'un souverain et de ses ministres que ce sont gens à pendre ou à mettre en paradis, cela se vaut, et ne prouve pas qu'ils soient des coquins ou des petits saints. — C'est pourquoi M. Rochefort ferait bien de ne point marcher d'une telle ardeur, parce que s'il ne se laisse point de réserves, — le moment est proche où il n'aura plus rien à dire: — sinon que les gens du pouvoir mangent leurs enfants à différentes sauces, ce qui évidemment serait entaché d'exagération.

Il y a encore un mauvais côté, — c'est que dans ses diatribes dont plusieurs portent à côté, — M. Rochefort perd son talent et son style. On ne retrouve plus dans les pages de sa *Lanterne* l'écrivain des courriers du premier *Figaro*, et chaque semaine si son écrit hausse de ton, — il baisse d'esprit. Le pamphlet ne demande pas uniquement de la colère et de la violence, — il a besoin d'être écrit en français, — à peine de ressembler à ces brochures vendues à l'étranger à grand rabais, — et qui ne sont guère que malpropres.

Paul-Louis Courier a donné là-dessus des exemples qu'il n'est point mauvais de suivre: avec moins de brutalité il a fait, je crois, aux gouvernants de son époque plus de mal que M. Rochefort n'en fera à ceux de ce temps, — et dans tous les cas il a laissé une œuvre. Si l'on ne s'intéresse que médiocrement aujourd'hui aux querelles du vigneron avec le procureur du roi Jacquinet de Pampelune, on lit toujours les admirables pages du grincheux ex-canonnier, — ce qui, je le crains, — ne sera pas le sort de notre nouveau Diogène, — à moins qu'il ne change sa manière.

Il ne faut point croire d'après ces lignes que nous nourrissons une tendresse excessive pour les hommes qui sont l'objet des éreintements de M. Rochefort; ce n'est point notre affaire de les défendre; — tout ce que nous regrettons, c'est de voir un esprit distingué se laisser aller à des polémiques dont le genre et le ton sont peu dignes de lui. — On dirait d'un gentilhomme s'exerçant à des pugilats de crocheteurs.

Si, d'ailleurs, nous avions la moindre velléité de vendre notre plume au pouvoir, — un exemple récent serait bien fait pour nous en détourner, — en nous montrant le mauvais côté de ces spéculations.

M. Paulin Limayrac vient de mourir sans laisser aucune fortune.

Or, depuis plus de quinze ans, ce malheureux journaliste était rivé à un encensoir qu'il lui fallait agiter quotidiennement sans trêve ni relâche: s'il n'est pas devenu riche à cela, c'est que le métier est mauvais, — car personne, que je sache, ne l'avait fait aussi consciencieusement. — Qu'a-t-il trouvé au bout? une préfecture et un anévrisme; vraiment ce n'est pas assez, surtout si l'on considère tous les ennuis et toutes les épreuves désagréables que lui a valu sa profession de flatteur. — Notez aussi que rien n'est fatigant comme d'écrire tous les matins sous différentes formes: grand, parfait, magnanime, superbe, etc., en ajoutant le nom que vous savez.

Si du moins M. Paulin Limayrac avait eu le temps d'administrer suffisamment son département pour qu'on lui élevât une statue avec une fontaine autour, — ce serait une compensation; — mais non, il n'a pas même eu le loisir de faire exproprier une demi-douzaine de rues. Il s'en est allé Paulin comme devant, emportant pour tout bagage deux ou trois discours prononcés sur sa tombe, — et du louangeur le plus acharné de notre époque il ne restera plus rien, — pas même une obligation mexicaine.

N'est-ce pas à dégouter les autres?

Wilhelm Gail.

Depuis les nouvelles dispositions adoptées pour la fontaine de la place de l'Impératrice, on se demandait avec curiosité quelles seraient les inscriptions choisies pour la décorer. Nous sommes aujourd'hui en mesure de satisfaire à cette question.

Dix-sept maçons, condamnés à la construction de ce monument et frappés d'aliénation mentale par suite de cette abrutissante besogne, ont été conduits à l'Antiquaille. Le dix-septième de ces infortunés a, dans les accès de sa folie, laissé échapper le secret si bien gardé jusque-là, et l'aliéniste habile, membre de la Société de médecine, ami dévoué de la *Marionnette*, nous a fait part de cette révélation.

On a pu reconnaître sans peine, à travers les paroles incohérentes de cette victime du devoir, que le texte de ces inscriptions était dû à la verve épigraphique du Docteur Monfalcon, l'éminent auteur de l'*Histoire monumentale de la ville de Lyon* (Destinée aux têtes couronnées).

Il était assurément impossible de choisir mieux. L'œuvre de M. Desjardins ne pouvait être plus dignement transmise à la mémoire des générations futures que par la plume de M. Monfalcon. Le savant officiel de la ville fera ressortir l'architecte en chef du département et du diocèse comme, dans un rithe parterre, la rose fait ressortir l'œillet!

Voici ces inscriptions que nous nous empressons de faire connaître à nos lecteurs, laissant à leur sagacité le soin de les traduire:

Face principale

DESJARDINS FECIT 1866
DESJARDINS DEFECIT 1867
DESJARDINS REFEFICIT 1868
DESJARDINS REDEFECIT 1869
DESJARDINS REREFECIT 1870
DESJARDINS REREFECIT 1871
DESJARDINS REREFECIT 1872

Face suivante

CONSILIIUM MUNICIPALE APPROBAVIT
SEMPER

Troisième face

DANTON PRIMO DONAVIT

Quatrième face du côté de l'Hôpital

LUGDUNENSES DEINDE DEDERUNT

A TRAVERS LA SEMAINE

Le *Courrier de Lyon* est traduit devant le tribunal d'Alger, pour délit de fausses nouvelles.

On ne saurait s'expliquer cette façon de faire trimpler un journaliste de l'autre côté de la Méditerranée que par le désir de lui donner à connaître la colonie qui devait être le grenier d'abondance de la France, — et dont les habitants en sont réduits à brouter l'herbe le long des chemins.

Pourvu qu'en suivant cet ordre d'idées, le tribunal d'Alger ne prenne pas fantaisie d'envoyer M. Alexandre Jouve visiter la Guyane Française, — chef-lieu Cayenne.

A la place de M. Jouve, nous préparerions une grosse malle: aujourd'hui que la presse est libre, on ne sait pas ce qui peut arriver.

Un homme connu sur tous les turfs, M. Arthur Talon est mort cette semaine à Lyon, d'un accès de rhumatisme.

Le sort a de ces bizarreries.

M. le comte de Talon se livrait avec acharnement à un plaisir où il est excessivement rare de ne pas se rompre les côtes.

Célèbre d'ailleurs par de fréquentes chûtes de cheval, tout faisait présumer qu'il mourrait au champ d'honneur, — en culbutant par dessus une haie ou une banquettes irlandaise.

La mort n'a pas voulu lui donner cette satisfaction, et elle est venue bêtement le trouver dans son lit comme le bonnetier le plus vulgaire.

Mercredi a eu lieu l'installation de M. Cuniac, premier président de notre Tribunal civil.

Le nom seul indique que ce nouveau magistrat nous arrive des bords de la Garonne. Il était du reste facile de s'en convaincre en entendant la pointe d'assent avec laquelle il a prononcé son discours.

MM. Péreire et Mirès se mangent pour le moment. Qu'en restera-t-il ?

M. Emile Péreire a livré à la publicité des lettres dans lesquelles M. Mirès l'appelait l'ange gardien de sa famille.

M. Péreire transformé en ange gardien, cela doit bien faire rire les actionnaires du Crédit mobilier.

Toutes ces querelles de financiers qui se donnaient des noms d'ange lorsqu'ils travaillaient ensemble et se traitent de coquins au bout de l'association, toutes ces querelles, dis-je, seraient bien faites pour nous amuser un tantinet, — mais le côté triste, c'est que ces luttes à mains crochues se passent sur le dos, ou plutôt dans les poches des malheureux actionnaires qui paient le spectacle plus cher qu'au contrôle.

Il se publie depuis quelque temps dans la capitale des lettres et des arts un journal appelé *Inflexible* qui se promène dans la vie privée de ses confrères, mettant au grand jour les choses vraies ou fausses qu'il croit avoir découvertes dans les recoins obscurs de leur existence.

Le malheur est que le rédacteur en chef de cet *Inflexible* est parait-il, un gaillard sur lequel les Procureurs impériaux et les commissaires de police pourraient donner les renseignements les plus précis: de sorte que son œuvre pêche par le côté moral.

Imaginez Jean Hiroux président une Cour d'assises, — évidemment ses remontrances manqueraient de portée.

A en croire les rumeurs de certains cercles politiques, un haut personnage aurait dit que prochainement en France, nous aurions des préfets à poigne.

Sans garantir en aucune façon l'authenticité de cette nouvelle, nous attendons avec une impatience mêlée d'émotion le jour où le *Moniteur* publiera:

— Est nommé dans le département de..., M. X. préfet à poigne.

Jusqu'à présent nous connaissions les préfets de 1^e, de 2^e et de 3^e classe. il faudra ajouter une nouvelle subdivision, celle des préfets à poigne.

Puisque nous parlons d'administration, des gens ordinairement mal informés nous affirment que les successeur probable de M. Paulin Lymairac à la préfecture du Lot serait M. Max Grassis rédacteur en chef du *Salut Public*.

Ce choix n'étonnera personne si l'on considère que, quoique inférieur comme style à Paulin Lymairac, M. Grassis ne le lui cède en rien au point de vue de la louange à jet continu.

Quant à nous personnellement, nous accueillerions cette nomination avec une satisfaction très-réelle, par la double raison que nous avons toujours porté le plus vif intérêt à M. Max Grassis, et que ce serait un véritable bonheur pour les Lyonnais d'être débarrassés d'un journaliste aussi désagréable à lire.

JACQUES DANIEL

A L'OCTOGENAIRE DU FIGARO

Dernièrement le *Figaro* annonçait qu'un octogénaire affligé de 1,200,000 fr. de rentes demandait à unir ses derniers vieux jours à une jeune blonde sans fortune. Le vieillard a, parait-il, fait son choix au milieu de quatre-vingthuit prétendantes; cependant, malgré la clôture de la souscription, nous n'hésitons pas à publier la lettre suivante qu'on nous adresse de Pesth en Hongrie, pour la transmettre à notre confrère parisien, s'il en est temps encore:

Pauvre vieux,

C'est avec un profond désespoir et la larme à l'œil que je viens vous dire que vous n'avez pas de veine d'avoir clos, avant qu'il ne fût venu jusqu'à moi, l'appel que vous faisiez aux jeunes blondes. Aussi je pleure! je pleure! sur vous, sur moi.

Peut-être est-il peu généreux de ma part de venir dévoiler, un à un, tous les trésors que vous avez perdus. Ne m'accusez pas; une secrète espérance guide ma main; s'il était temps encore de réparer ce mal?

Je ne vous énumérerai pas longuement mes avantages physiques, je préfère vous en envoyer la photographie détaillée. Comme vous les aimez, mes cheveux sont blonds, mais si leur couleur vous paraissait trop sombre, avec un peu de poudre on les blanchirait encore; soyez tranquille, cela ne paraîtra pas, et votre œil voilé par l'âge n'y verra que du bleu.

Ma main est petite et douce, si douce que lorsqu'elle glisserait sur vos membres pour endormir vos douleurs, vous croiriez sentir du coton imbibé d'huile onctueuse. Enfin j'ai la peau blanche, le regard tendre, la bouche gracieuse, l'oreille mignonne et la taille bien prise.

Les aspirations de mon âme sont pleines de poésie, et par les beaux soirs d'été, sous les ombrages de votre château (car certainement vous avez un château avec des om-

brages), ma main dans la vôtre, le regard tourné vers le ciel, je rêverais au bonheur qui sous peu devrait vous y attendre.

Je suis franche et loyale; je ne veux pas, cher bien aimé de mes rêves, me donner à tout jamais à vous sans vous avoir fait lire dans ce cœur qui ne demande qu'à aimer.

Je ne ressemble point à ces romanesques jeunes filles qui s'écrient dans un moment de folie: Une chaumière et ton cœur! — Mes sentiments à moi sont sérieux et durables, votre cœur aux battements un peu faibles me va, mais vos douze cent mille francs me vont encore mieux.

Sentez-vous bien tout l'enivrement qui m'agite lorsque je me dis: eux à moi, moi à eux, à moi du matin au soir, à moi du soir au matin, à moi, à moi toujours.

Avez-vous compris combien j'animerais par ma présence aimée vos derniers jours. Je trônerais brillamment au milieu d'une cour idolâtre et brillante, et de votre fauteuil à roulettes vous jouiriez de mon triomphe.

Puis viendra l'heure de la solitude, l'heure si chère aux amants..... c'est alors que vous sentiriez le prix de ma tendresse, je veillerais avec sollicitude au bien être de votre nuit, là une flanelle, ou un cataplasme, une cuillerée de potion, etc, etc, et mes yeux dans vos yeux, je les verrais doucement se fermer, et ma main sur mon cœur, dans un élan d'amour, je m'écrierais: Faites au mon Dieu, qu'il ne se réveille pas!

ROSE D'AMOUR,

L'une des sept Vierges de la caravane américaine.

ÉPINGLETTES

I

Mardi dernier on a transporté à sa destination dernière le piedestal de la statue Vaisse. M. Desjardins, un crêpe à ses plans, et M. Bonnet, le front pâli par la douleur, suivis d'une députation de tailleurs de pierres, — conduisaient le convoi.

L'Administration, mue par un sentiment de délicatesse qui sera bien apprécié par les cœurs sensibles, avait fait procéder à l'enlèvement du piedestal pendant la nuit, afin d'épargner aux infortunés habitants de la place Impératrice le navrant spectacle de cette démolition.

Mais le matin, dès qu'on s'aperçut de la disparition des élégantes maçonneries de M. Desjardins, — la place offrit un aspect de désolation impossible à décrire: les enfants pleuraient, les chiens devenaient subitement hydrophobes, les femmes gémissaient, et les hommes se promenaient mornes et sombres sous les candélabres de la fontaine. — On nous assure même qu'un malheureux, trop faible pour supporter ce coup du sort, a tenté de se précipiter sous la roue d'un vélocipède. — Retenu à temps et interrogé sur les motifs qui le poussaient à cet acte de désespoir, — cette âme tendre aurait répondu que du moment où la place de l'Impératrice qu'il habite était veuve de la statue Vaisse, l'existence n'avait plus charmes pour lui, — qu'on lui avait enlevé sa dernière espérance, de passer sa vieillesse à contempler la statue de ce grand homme, — en jetant le marbre-Bonnet par dessus les moulins du Rhône.

Maintenant la statue Vaisse, transportée dans le Parc, sera-t-elle inamovible? — Elle a pris l'habitude de voyager et un trop long séjour au Parc pourrait lui être fatal.

Pour parer à cet inconvénient, je proposerais qu'on fit de nouvelles érections de cette statue nomade: tous les six mois par exemple, dans les arrondissements qui se seraient le mieux conduits pendant le semestre précédent, à titre de récompense. — Cela ne laisserait pas que de flatter énormément les populations modèles qui auraient l'heur de posséder le marbre de ce prélet populaire.

Ou bien, chose plus simple, l'on mettrait des roulettes au piedestal, ou l'on y adapterait une machine à vapeur, et l'on promènerait, durant les processions officielles du 15 août, la statue locomobile, aux acclamations de la foule enthousiasmée.

II

Les journalistes sont vraiment d'une logique triomphante; — au moment où une grêle d'attaques et de préjugés pleut sur eux, ils ne trouvent rien de mieux pour se défendre que de s'éreinter mutuellement.

Lorsque les bourgeois prétendent que les journalistes sont des « pas grand chose », les folliculaires s'indignent et protestent hautement, puis immédiatement, ils se mettent à se traiter réciproquement de « vendu » de canaille et de fabricants de fausse-monnaie, — ce qui justifie parfaitement les accusations desdits bourgeois.

Ma parole, le journalisme est admirable comme esprit de corps et comme dignité! — Il n'y a plus un journal sans polémique entachée de plagiats du *Catéchisme poissard*.

En ce moment, *Figaro*, foudroyé par *l'Eclair*, reçoit le *Fouet* en plein. — Wolff, — Wolff-Lupus que l'on traite de « gros tétard ».

Des gens malpropres lancent rageusement de petites ordures à la *Lanterne*, sans la pouvoir briser.

A propos de la *Lanterne*, M. Ponet du *Courrier* déclarait dernièrement qu'il « n'excusait pas » M. Rochefort de ses procédés un peu vifs, vis à vis de l'imprimeur Rochette.

M. Rochefort se relèvera-t-il de ce coup? — Il est inexcusable aux yeux de M. Ponet. — Coupable Rochefort! ses cent mille lecteurs le consoleront-ils de la désapprobation de M. Ponet? — J'en doute.

M. Ponet qui pratique probablement toutes les vertus chrétiennes, a voulu prêcher le pardon des injures.

Si M. Rochefort, au lieu de giffler l'imprimeur Rochette, lui eût écrit:

« Monsieur

« J'apprends avec une bien douce satisfaction que vous prêtez à une plate crapule la complicité de vos presses pour imprimer que je suis un lâche et un filou. — Je ne vous connaissais pas avant, mais je vous estime encore davantage maintenant. — Désormais vous m'êtes sacré. — Enfin, cher Monsieur, je dine à 6 heures: votre couvert sera toujours mis chez moi.

« Votre reconnaissant etc. »

Ou, s'il eût, à l'instar de Tartuffe, répondu à Stamir: « Vous avez l'obligeance d'annoncer que j'ai été condamné pour escroquerie. — Hélas! vous êtes modeste, — à l'heure qu'il est, je mériterais de croupir dans les bagnes, en punition de mes crimes immondes ».

Si M. Rochefort eut tenu cette noble conduite, M. Ponet ne lui aurait sans doute pas refusé son approbation très-distinguée.

Aussi ne vois-je pour le rédacteur de la *Lanterne*, qu'un moyen de se réhabiliter aux yeux de ce vertueux M. Ponet, — c'est de se faire souffleter une joue par Rochette, et de tendre chrétiennement l'autre à Stamir.

EMILE ORY

P.-S. — A l'occasion de la mort de M. Viennet, sera représentée prochainement à l'Académie française:

UNE ÉLECTION CHEZ LES IMMORTELS

Vaudeville bouffon, en 2 tours de scrutin.

Nous recevons la lettre suivante à propos de la division du canton de Thizy au profit d'Amplepuis, qui deviendrait le chef-lieu d'un nouveau canton.

Tout en insérant sa lettre, nous observerons à notre honorable correspondant, que la *Marionnette* n'étant pas timbrée ne peut pas entrer dans le débat.

A Monsieur le Directeur de la *Marionnette*.

Monsieur le Directeur,

La guerre d'Amérique se renouvelle en ce moment sur un petit théâtre voisin du nôtre, et les péripéties de cette lutte ne sauraient être indifférentes à des amis de Guignol toujours armés pour faire respecter la justice ici-bas. Il s'agit donc de diviser la république de Thizy en deux républiques égales. Grâce à Dieu, les épées n'ont rien à y voir, mais les langues et les plumes se promettent d'y suppléer. Déjà l'encre coule à flots sur le champ de bataille, les brochures succèdent aux lettres, les lettres aux pétitions, et le tout s'entrechoquant dans l'air va porter la terreur dans les deux camps.

Eh quoi! s'écrie Thizy, un enfant ingrat oubliant les soins dont nous entourâmes son enfance, veut secouer le joug de l'autorité maternelle et briser des liens tissés de notre tendresse et de nos soins; c'est inouï! Puis afin de réduire le rebelle, elle cherche à amollir son cœur, tantôt par de tendres paroles, tantôt par des menaces terribles, et quand elle est à bout, c'est son droit quelle dresse devant le coupable comme un irrésistible épouvantail; mais peine perdue! l'enfant dénaturé fait la sourde oreille, ou s'il écoute c'est avec froideur qu'il accueille les tendresses, avec dédain qu'il résiste aux menaces, voire même au droit dont il rit tout haut. — Assez longtemps, répond-il, j'ai vécu à l'ombre de vos jupons et travaillé servilement sous votre

férule; le temps m'a fortifié, il m'a grandi, aujourd'hui je suis majeur et je veux m'émanciper de gré ou de force; l'obéissance n'est plus de mon tempérament ni de mon âge. — Adieu, je vais faire ménage à part; cependant, que ma tente dressée à côté de la vôtre ne lui porte point ombrage: vous conservez assez de biens pour vivre heureuse et fière, et ma richesse n'amouindrira pas la vôtre. Enfin je me flatte du doux espoir qu'après avoir vécu en mauvais accord sous le même toit, nous sentirons à quelque distance renaître l'intimité qui doit exister entre bons voisins et excellents parents.

Telle est, Monsieur le rédacteur, la question qui divise en ce moment la vieille république de Thizy, et la jeune rivale quelle voudrait comprimer dans ses flancs. Déjà les cent bouches de la renommée ont porté le débat dans les hautes régions où se silent nos destinées; espérons qu'il en descendra un jugement pareil à celui de Salomon. Mais, en attendant que l'estomac des juges ait fini de digérer les deux formidables diners et donné la palme au meilleur cuisinier, espérons qu'Amplepuis sortira triomphant de la guerre intestine survenue entre une mère revêche qui ne veut pas accoucher, et un enfant bien constitué avide d'air et de soleil, dont tous les efforts tendent à se créer une existence indépendante.

Je sais d'avance, M. le rédacteur que vos sympathies nous sont acquises; comme nous, vous direz le soleil luit pour tout le monde et Amplepuis ne peut ni ne doit rester dans l'ombre; bientôt, espérons-le, un oracle parti des hautes régions viendra trancher la question et donner la liberté à l'enfant captif dont nous plaïdons la cause.

Agréez, je vous prie, l'assurance de mes sentiments distingués.

UN AMI DE GUIGNOL.

THÉÂTRES

Variétés. — Voici bien longtemps que je n'ai eu l'occasion de causer un brin des Variétés. Parlez-moi d'un théâtre faisant aussi peu bavarder de lui et donnant moins de prise à la critique. Jusqu'à ce jour, il nous a été donné de souhaiter seulement pas mal de bienvenues à un nombre fort respectable de directeurs venus tour-à-tour échouer dans cette malheureuse petite bonbonnière, à la mauvaise fortune de laquelle deux choses ont surtout contribué: son éloignement d'abord du centre de la ville, et le penchant relativement modeste de la population lyonnaise pour le plaisir du spectacle. On a essayé d'acclimater successivement aux Variétés l'opérette, le vaudeville, le drame, la pantomime avec Debureau, et tout a sombré. Quand on pense que les Bouffes-Parisiens qui ont inauguré la salle y faisaient des recettes de 35 francs, et que deux représentations de cette troupe au Grand-Théâtre ont fait salle comble! Comment voulez-vous ne pas croire aux sortilèges et aux mauvais génies après de pareilles épreuves?

Tenez, voici Déjazet, une grande artiste, une comédienne de la bonne école, — celle qui s'en va — Déjazet dont le nom suffisait sur l'affiche des Célestins pour opérer des prodiges dans la caisse de la Direction; Déjazet, dont trente représentations au moins n'avaient pas épuisé le succès il y a deux ans, eh bien! Déjazet nous quitte après quatre soirées. Cependant il faut bien dire que, malgré la concurrence de *Geneviève de Brabant*, ses représentations ont été assez suivies, et une ou deux fois la salle était très convenablement garnie. Il va sans dire que l'éminente artiste a retrouvé les bravos d'autrefois et le public de ses heureux jours, mais, malgré tout le respect dû à son grand âge et à son grand talent, il faut bien avouer que « non, non, ce n'est plus Lisette. »

La voix a perdu pas mal de sa fraîcheur et de son timbre, vous devez le comprendre; les mouvements sont un peu saccadés, les membres se sont légèrement enkilosés, et cependant avec les défaillances physiques résultant des années et d'une vie si bien remplie, elle laisse loin, loin derrière elle toutes les actrices qui se sont plu à l'imiter et à singer sa manière.

Malheureusement tout en savourant le plaisir exquis de voir interpréter avec tant de charme, de délicatesse, de distinction tous les rôles de son répertoire, on ne peut s'empêcher d'une certaine pitié pour la femme arrivée à l'âge où l'on doit goûter un repos si chèrement et si vaillamment acquis, et montant encore sur les planches d'un petit théâtre pour amuser la multitude. Le seul amour de l'art ne peut inspirer de tels sacrifices.

J'ajouterai que la plupart des acteurs ou actrices se-

condant l'étoile, se sont parfaitement tirés de leur ploi, contrairement à ce qui arrive d'ordinaire pour troupes nomades, recrutées ça et là, chargées d'accompagner dans leurs tournées de provinces les artistes renom.

Par exemple, j'ai remarqué que les journaux officiels de la localité, si enclins à l'éloge pour les derniers sujets et les pièces les plus idiotes de la Direction mentionnée de nos théâtres, ont été d'une sobriété pour Déjazet. Quoi! ils n'ont pas trouvé, ces calamités patentés, quelques phrases bien senties oubliées de les tiroirs pour une actrice qu'ils ont criblée de lésithyrambes alors qu'elle est venue jouer aux gages M. D'Herblay, et parce qu'aujourd'hui elle se produit sur une scène non officielle, vous n'avez pas eu un mot, une bonne parole pour elle! C'est écœurant, ma foi, et comme on voit bien là une fois de plus la partialité de vos appréciations théâtrales et l'indépendance de votre critique. M. D'Herblay avait probablement désiré qu'on évitât de parler de Mlle Déjazet, de ne faire aucun tort à Mlle Marcus ou à Mlle Meyer.

Célestins. — Grabuge et Pitou font toujours cette, et M. Belliard enrhumé a cédé son rôle à M. Luce remplace dans le personnage de Golo par M. Danie Bac, qui ne fait pas du tout oublier son prédécesseur quoique artiste des Menus-Plaisirs. Au reste, M. Luce je dois le dire, apporte à chacune de ses créations un soin et un cachet très réels; c'est un des meilleurs miques que nous possédions actuellement.

Si vous ne le saviez pas, *le Salut public* a eu le plaisir de vous apprendre que les costumes de *Geneviève de Brabant* ont coûté soixante mille francs, et tous ces costumes, depuis les toques jusqu'aux bottes, appartiennent à M. Gaspari, directeur des *Menus-Plaisirs*. Ils font partie intégrante de la troupe, et un costumier spécial rétrécit ou agrandit pourpoints et hauts-de-chausse, suivant la corpulence des gens qui doivent les habiter, à chaque station du voyage. Eh bien! je ne sais si vous êtes comme moi, mais je n'aurais qu'un goût médiocre à enfiler des chaussettes ou des culottes ayant connu tant de pieds ou de jambes.

C'est égal, il est certain qu'une œuvre dont les costumes valent soixante mille francs, doit avoir une très grande valeur littéraire et ne peut manquer d'exciter l'admiration de tous ceux qui la verront.

Grand-Théâtre. — Les comédiens ordinaires de S. M. l'Empereur commencent aujourd'hui leurs représentations au Grand-Théâtre. A la semaine prochaine pour plus amples informations.

FRÈRE JACQUES.

CORRESPONDANCE

Flerardu. — Ces braves gens se valent.

Gone de Lyon. — Je t'engage à faire une pétition pour être protégé; un immense flacon de vinaigre des Quatre-voleurs ne ferait pas mal dans l'horizon.

Aluis. — Nous l'avons tant embêté qu'il en a demandé grâce; grâce provisoire lui a été accordée.

Mérippé. — Ce cabinet a été visité par trop de gens, chacun pourrait y reconnaître sa laine restée aux broussailles de la petite presse.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME.

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5.